



ARMELLE DUMOULIN

DÉDICACE À LA JOIE

Entretien mené par
NICOLAS BRULEBOIS



Armelle Dumoulin, piquante brune électrique, trace sa route depuis quelques années sans se soucier des étiquettes – chanson rock ou à texte – entre éthique punk et vision poétique, notions moins antinomiques qu'il n'y paraît. Ses pères et pairs dans le métier, Christian Paccoud, Antoine Sahler ou Bertrand Belin, ont ce point commun : le refus des chapelles. Ses années de conservatoire et de théâtre ont enrichi sa perception de la chanson : à l'entendre, l'artisanat couplet-refrain gagnerait à se frotter à l'art brut ou contemporain... et Valère Novarina n'a pas besoin de saturation pour être rock'n'roll ! Elle navigue d'un univers à l'autre au gré des projets : trois albums entrecoupés de spectacles collectifs ou de retours à l'art dramatique (comme comédienne, compositrice). Un an et demi après un disque remarqué (*T'avoir connu*) qui l'a fait sortir du maquis de l'autoproduction, elle varie les formats et publie un EP quatre titres en édition limitée, creusant toujours plus cet étrange sillon – mélange de modernité textuelle et d'héritage chanson réaliste, concassé à coups de riffs électriques punchy. On la croise place de Clichy, discussion entrecoupée de brouhahas divers et mendiants variés. Son franc-parler réjouissant dézingue certains clichés de la chanson « littéraire » (le poète maudit, l'héritage Brassens). Derrière ses allures drôles et un peu foutraques, on la devine courageuse et déterminée, fidèle au credo rimbaldien « il faut être absolument moderne ».





NICOLAS BRULEBOIS. - Tu joues aujourd'hui dans des lieux plus orientés rock que chanson à texte, même si c'est dans cette « famille »-là que tu as démarré. Manière de couper un peu le cordon ?

ARMELLE DUMOULIN. - Oui... Je connais bien cette famille, pour avoir débuté au *Limonaire*. Mais j'ai voulu changer : ce que je fais n'est pas dans la ligne *historique* — de la poésie, oui, mais peut-être pas de la chanson. Le fond et la forme me semblent cohérents entre eux... mais ne collent pas forcément avec l'esprit du *Forum Léo Ferré* par exemple [lieu emblématique, à Ivry, passage obligé de toute la sphère chanson à textes, NDLR]. Je connais ces gens, ça se passe bien, on se respecte. Mais plus ça va, plus je préfère les endroits où personne ne sais qui je suis, un peu rock'n'roll, où il se passe de vrais trucs avec les gens. Les salles chanson — sans vouloir mettre tout le monde dans le même sac — ont un petit côté « est-ce que c'est bien écrit ? est-ce que ça va être à Barjac cette année ? ». Ça me plaît de décaler les questions, aller voir ailleurs. Je sais que ce que je fais les défrise un peu... c'est normal. Face à un public venu écouter de la pure chanson à texte, je sens qu'il y a un moment de stupéfaction. En même temps, je trouve assez sain d'avoir ce type de rapport avec les

gens. L'artiste est là pour interroger, surprendre... donc ça m'amuse plutôt.

Tu as le statut d'intermittente ?

Non. Et je ne cherche pas à l'avoir. Intermittente, je l'ai été pendant dix ans. Et puis, ça m'a gavé. Compter les heures, se rendre compte que tous les copains galèrent... L'intermittence est un stress si énorme que plein de gens font des trucs qu'ils n'ont pas du tout envie de faire, pour avoir leurs heures. Ça devient le sujet de discussion principal entre artistes : ce n'est plus « qu'est-ce que tu lis, qu'est-ce que tu écris, qu'est-ce que tu fous ? » mais « t'as tes heures ? pourquoi ? il me manque trois heures, t'as pas un plan, une figu' à Radio France ? ouais j'ai un pote réalisateur, etc. » Je rigole, mais ça a un peu gangrené le fond de l'affaire. Donc, ça me stresse, et je préfère me démerder. Peut-être que je n'aurai pas de retraite... mais vu comme on évolue politiquement, peut-être que ceux qui sont intermittents aujourd'hui n'en auront pas non plus, va savoir...

Tu as passé une maîtrise de lettres, puis de théâtre...

J'ai opté pour ces études de théâtre, entre autres raisons, parce que j'avais vu une pièce de Novarina — auteur que j'aime beaucoup — dont la metteuse en scène était prof à la fac de Saint-Denis. La poésie et le théâtre, pour moi, c'était un peu sem-

blable, une recherche esthétique, intellectuelle. Donc je me suis inscrite, j'y ai rencontré plein de copains, écrit et monté deux pièces. Mais le théâtre, il y a un problème : sans moyens, c'est une grosse galère. La chanson, on peut toujours jouer ; alors qu'au théâtre, il te faut minimum des lumières, un grand plateau. Aujourd'hui, je continue encore un peu de faire la comédienne — récemment, j'ai eu le grand plaisir de faire un remplacement sur une pièce dirigée par Novarina lui-même, *Le Vivier des noms*, un peu mon rêve de gamine. On a joué en Hongrie, tourné quelques temps. J'ai aussi fait les musiques d'un spectacle en début d'année, *À nos enfants*, au TGP à Saint-Denis. S'il n'y avait que mes chansons, ce serait chaud... mais ces autres projets, auxquels s'ajoutent ceux avec Christian Paccoud, forment un genre de triangle vertueux qui me permet de vivre.

Plusieurs salles spécialisées chanson ont fermé ces derniers temps, notamment le *Limonaire* [dont la *patronne*, Noëlle Tartier, est décédée quelques semaines après l'entretien, NDLR]. Qu'est-ce que ça t'inspire ? Je suis un peu dans le maquis du maquis... mais oui, le *Limonaire* fermé, après le *Vingt-tième Théâtre*, c'est triste. Je suis arrivée à Paris en 2000, pendant ma maîtrise, je cherchais un boulot dans un bar, et Christian Paccoud venait au *Limonaire*. J'ai eu la chance d'être la première à y proposer mes services au moment où Tamsin, la serveuse *historique*, allait partir. J'avais 20 ans, je ne connaissais personne, et... même pas la chanson française, à part Higelin, Gainsbourg. Tout le monde voulait la place, mais c'est moi qui ai été prise. Pendant mes 5 ans là-bas, j'ai eu le temps de penser à tout ce que je voulais faire... et pas faire.

Un bon plan pour se constituer un réseau d'amitiés chanson...



Comme serveur déjà : Noëlle était sans doute la seule patronne dans Paris qui déclarait tout le monde. Un boulot où pendant 1h30 le service s'interrompait, où tu avais le luxe de regarder un spectacle... sans compter qu'on y apprenait aussi à faire les lumières, un peu le son, etc. Quelqu'un a révélé à Noëlle que j'écrivais, elle m'a dit : « Tu fais 10 minutes tous les mardis ! » Je trouvais ça hyper long, c'était l'enfer : parce que je parlais trop vite, je pouvais y caser 15 textes (rires). Les mardis *coups de cœur* où j'ai débuté, c'était en première partie de Marie-Luc Malet, une bonne chanteuse... je ne sais pas ce qu'elle est devenue. Au début, ce n'étaient que des textes, assez ardu, en mode Artaud, j'avais 21 ans, tout feu tout flamme. Francesca Solleville m'a prise sous son aile, imposée en première partie dans plein d'endroits alors qu'en termes de *tour de chant*, c'était vraiment chelou : que des textes sans musique, et en plus je bégayais vachement... Elle a eu du courage. Véronique Pestel aussi m'a aidée. Puis, petit à petit, j'ai inséré des chansons *a capella*, bossé avec Alexandre Leitao à l'accordéon. Ça s'est étoffé, 20 min, des plateaux. Puis, comme tu dis, je m'y suis fait un réseau, j'ai croisé des musiciens. Notamment Antoine Sahler, qui s'occupe aujourd'hui du label qui édite mes disques...

Que reste-t-il des goûts musicaux de ta jeunesse (Doors, Kinks) dans ta musique actuelle ?

Un peu de l'énergie et l'émotion ressenties. Je suis à la bourre : je n'ai jamais fait de groupe de rock dans ma cave à 14 ans, et j'avais sans doute un truc à rattraper de ce côté-là...

J'ai l'impression qu'au début, il y avait dans ta musique une vision moderne de la forme chanson réaliste — dans la forme, parce que les textes étaient déjà ailleurs... À présent

tu es dans autre chose. C'est l'absence d'accordéon qui donne cette impression ?

Je vois ce que tu veux dire, chanson réaliste moderne, c'est bien vu. Mais je n'ai pas l'impression d'avoir tellement changé ma façon d'aborder le chant. Ou juste un peu... Il y a plein de chansons où je retrouve la façon d'envoyer que j'avais à l'époque. J'ai peut-être des morceaux où je suis plus droite, plus rock'n'roll. Les arrangements jouent beaucoup sur la perception. Les musiques signées Paccoud ou Sahler étaient composées sur accordéon ou piano. Le fait que ce soit moi qui écrive aujourd'hui, à la guitare, modifie quelque chose dans le son.

Tu as abordé la guitare après quinze ans de hautbois. Que reste-t-il de ce cursus ?

Comme plein de gens qui ont fait de la musique classique, j'étais bloquée : je pouvais jouer des concertos mais pas librement avec mes amis... J'ai repris par un autre biais — comme si on avait fermé la porte et que j'étais revenue par la fenêtre. À la guitare, je ne sais pas trop ce que je joue... mais grâce au solfège et à l'harmonie, je peux plaquer un accord et chercher ce que l'on peut chanter en même temps — le côté vertical de la lecture. Il m'en reste aussi la maîtrise du rythme : j'adore les rythmes *étranges* ; avec Paul Jothy à la batterie, on peut s'envoyer des battles rythmiques,

ça me vient du solfège. Mais j'ai une bonne marge de progression.

Un EP 4 titres sort ces jours-ci... Quelle évolution depuis le dernier album ?

On a beaucoup joué avec Paulo. L'écriture est comme le jeu : plus dense, concentrée, ramassée entre texte, musique, arrangement. On voulait quelque chose d'un peu live, peu arrangé, proche de ce qu'on fait sur scène. Être dans une cohérence artistique : un an et demi après l'album, garder cet élan, témoigner de là où on en est. Parmi les nouveautés : *Le grand quoi*, qui était dans le spectacle *À nos enfants*. *Il pleut sur mes parents*, qu'on a beaucoup faite en scène. *Cerveau* : chanson un peu réac', où un mec dit : « Je ne prendrai pas de drogue ce soir parce que mon cerveau me suffit. » *Allons-y* : un homme sur son lit de mort, sa famille autour ; il prononce ses derniers mots... que personne ne comprend ! Je suis parti de cette idée, tous les derniers mots que pourraient dire les gens, à la fois prosaïques, concrets, un peu bêtes, ou alors complètement surprenants.

Peux-tu me parler des *Magnifiques*, le spectacle monté par Christian Paccoud, avec les Sœurs Sisters ?



© Fabien Montès

Christian, les filles et moi avons fait des ateliers dans des centres éducatifs fermés — entre autres durant deux ans un HP à Étampes. C'est de là qu'a été tiré le spectacle : des textes écrits par des gens *en marge*, comme on dit. Christian a tout mis en musique. La chanson m'énerve un peu, je la trouve à la bourre sur plein de trucs : là, ce serait un peu comme de l'art brut en musique. Ça existe en peinture, dans pas mal de domaines, mais pas en chanson. C'était l'idée : prendre cette matière, la mettre en forme avec eux. Christian a composé ses musiques sur le vif, en 30 secondes... 50 quand ils étaient patients.

Ils arrivaient à se plier à une forme d'écriture régulière ?

Pas du tout, c'est là où Christian est fort : il organise avec eux, en disant « cette phrase je vais la doubler », etc. En écoutant la chanson, tu as l'impression que les vers tombent juste, mais quand tu vois les brouillons, c'est 3

syllabes, 4, 6, 12, 3 et demi, etc. Christian a un bon rapport avec ces gens. C'est lui qui a refaçoné toute cette matière, ce puzzle à 2000 faces... *Les Magnifiques* tourne encore et touche aussi bien les *cailleras* que de vieux banquiers retraités.

Les gens dont vous avez utilisé les textes ont pu suivre le spectacle au fil des ans ?

Ils ont disparu dans la nature. Surtout les ados : Quand ils étaient dans ces foyers, c'était à la place de la prison. Des durs de durs. Certains sont morts, ou en taule... Ceux qui heureusement s'en sont sortis n'ont pas envie de reparler de ce passage de leur vie. À l'HP, à la fin des deux ans d'atelier, on a joué le spectacle : seuls trois des *auteurs* ont pu y assister, dont deux en camisole ; la plupart des autres étaient sortis entre-temps — puisque aujourd'hui ils mélangent toutes les pathologies : il y a à la fois des schizophrénies hyper graves, des mecs un peu en burn-out, des types en désintox... ou des filles comme moi qui ont juste envie de se reposer une semaine (rire).

Vous jouez toujours la même version ?

On l'a réactualisée il y a un an après d'autres ateliers. Là, on s'est rendu compte que la parole — celle des jeunes en tout cas — avait beaucoup changé. Ils parlent beaucoup de drogue ; avant, jamais. Et ils ont désormais un vocabulaire de 10 mots, contre 200 hier. C'est étonnamment concret, cette différence. Ils parlent de « mon trottoir, mon HLM, etc. » alors qu'auparavant ils évoquaient l'injustice dans le monde... Ça se sent, et c'est un peu flippant.

Hormis le rapport à l'art brut, il manque autre chose à la chanson à texte actuelle ?

Il y a plein de jeunes qui écrivent comme des vieux. C'est problématique : en chanson, on fait comme si Bacon n'avait jamais existé, Beckett non plus, Rimbaud n'en parlons pas... Certains écrivent comme si toute la modernité, les XIX^e et XX^e siècles n'avaient pas existé.

Dans les années 50-60, l'entrée de la poésie en chanson — ou l'inverse, la reconnaissance de la chanson comme forme poétique — a quand même été une forme de révolution. D'accord, mais depuis ? Aragon ou Apollinaire écrivaient de façon plus moderne que plein de jeunes auteurs-compositeurs d'aujourd'hui. Ça manque d'air. De tentatives. Il n'y a rien qui pousse les murs. Je ne suis en guerre contre personne... mais ça me désole que des mecs de 20 ans écrivent comme s'ils en avaient 200. Ce n'est pas grave, mais pour l'histoire de l'art... même si j'y apporte une très petite contribution, au moins j'essaie. Je ne dis pas que j'y arrive...



© Fabien Montes

Quel chanteur trouve grâce à tes yeux, sur ce plan ?

Bashung, via ses auteurs. Brigitte Fontaine. Christophe, Nino Ferrer... Parfois, il y a dans la pop plus de recherche que chez ceux qui veulent être à la *Brassens 2.0*. Je les connais, je les aime bien, ils ont une belle camaraderie ; mais il y a un côté chanson française sous cloche. Tous les arts ont eu leur révolution défigurative... La chanson, non.

Tu romps avec la chanson française de la même façon qu'avec la musique classique ?

Je n'ai pas rompu, j'adore la musique classique, et même... elle m'intéresse plus que la chanson française aujourd'hui. Non, j'exagère un peu... mais c'est quand même hyper plan-plan.

Christian Paccoud était proche d'Allain Leprest, dont tu as récemment repris *Y'a rien qui s'passe*. Cette chanson est beaucoup plus figurative que ce que tu chantes habituellement.

Ce n'est pas si loin... J'aime l'idée que ce soit une histoire à tiroirs, qui s'avère en réalité une non-histoire : ça peut se rapprocher de ce que je fais, une narration qui n'avance pas. J'ai toujours apprécié cette chanson ; elle a une forme spéciale, la même chose répétée huit

fois, deux accords, pas de pont, rien qui puisse faire varier. Ce côté très ramassé, dense, c'est un peu l'horizon, la ligne bleue des Vosges — à toi de trouver un truc pour le faire vivre... Challenge intéressant. Plutôt que des arpèges au piano accompagnant la voix, j'ai voulu prendre le contre-pied : un rythme plus marqué à la guitare électrique, créer une tension autour de quelque chose qui ne se passe pas, un peu comme *Le Désert des Tartares*, la tension monte, mais n'aboutit pas... ou bien sur la dernière phrase : « Comme un tableau. » Histoire irrésolue.

Qu'as-tu à dire sur cet auteur-interprète devenu un peu mythique ?

Je pense que ce n'est pas le Rimbaud du XXI^e siècle. Les gens qui disent ça n'ont pas lu Rimbaud. Je trouve qu'on en a trop fait autour de lui. Sur scène, il était bien, mais les albums... le live à l'*Olympia* est super, les autres ont mal vieilli. Il a fait de beaux trucs au début, mais on l'a trop starisé, trop dit que c'était le poète maudit, et ça n'a pas forcément servi son œuvre. Le mythe était devenu hyper important, le côté : « Je l'ai vu un jour, il m'a payé un verre, tu te rends compte ? J'ai gardé le sous-bock ! » Dans la chanson, il y a ce cliché du poète maudit, mec sans limite qui se détruit, et plus il se détruit plus c'est beau. Les Romantiques, au XVIII^e, ne les ont pas attendus pour développer ce genre de mythe. Séparons les

gens et leur œuvre.

Quand tu parles de toi, tu utilises souvent le mot *punk*.

Pas au sens musical, mais c'est un raccourci pratique : pour moi c'est une énergie, avoir une ligne. Savoir ce que tu fais, pourquoi, pas de regret, pas de plainte, en être content. Un peu droit dans ses bottes, quoi, tout en se démenant. Une énergie et une ligne droite, assez consciente.

Tu ne galères pas trop pour vivre sans le statut d'intermittent ?

C'est roots, hein, je fais du... — je devrais peut-être le dire tout bas — (chuchotant) je fais du black. C'est une façon de vivre : quand il y a beaucoup de fric, on en a, quand il n'y en a pas on n'en a pas, voilà... ça fait une espèce de moyenne. Et puis l'intermittence, le problème, c'est qu'il y a plein de gens qui finissent par écrire pour être intermittents. C'est flippant. Écrire dans le but de faire un truc qui marche... Ça va un peu trop loin dans le cerveau pour moi.

Tu te fixes une date limite pour ce mode de vie ?

Ah non... Mais à cinquante ans, je vais trop galérer, c'est sûr ! (rire).